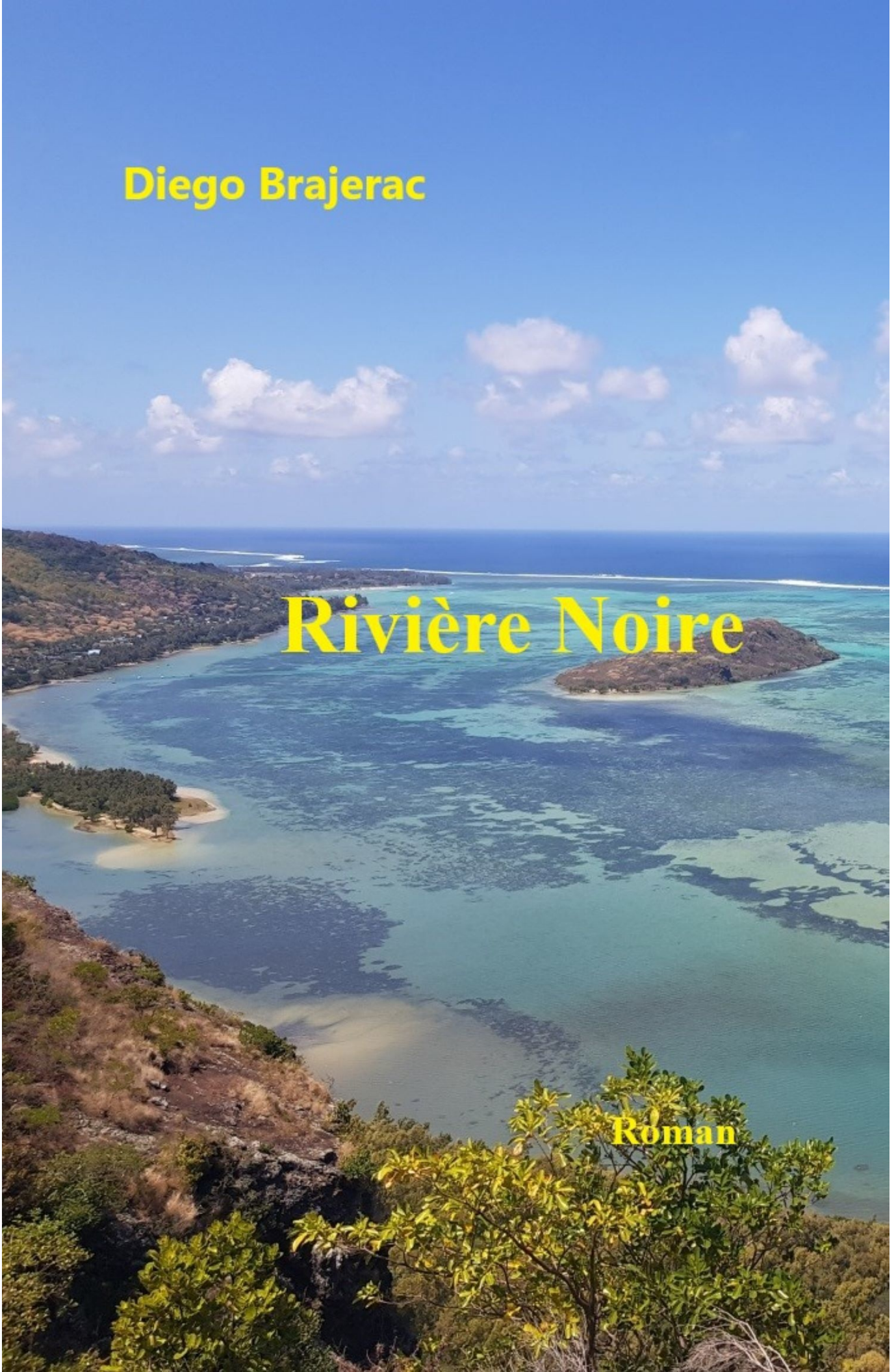


Diego Brajerac

Rivière Noire

Roman



Diego Brajerac

Rivière Noire

© Diego Brajerac, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6064-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Ce récit est une pure fiction, si les lieux sont réels, les personnages sont totalement imaginaires. Toute ressemblance avec une ou des personnes existantes ou ayant existées serait en conséquence de pure coïncidence.

De plus les lieux sont décrits tels qu'ils apparaissaient à l'époque de l'action et de ce fait, ne peuvent pas se comparer à l'aspect actuel de l'Ile Maurice.

*Le poisson a confiance en l'eau,
et pourtant c'est l'eau qui le cuit
(Proverbe créole)*

Remerciements à VéKa
Pour sa patiente relecture et ses judicieux conseils.

I

Ce n'est pas un fameux trois-mâts, fin comme un oiseau, mais je dois reconnaître qu'il a de l'allure avec sa coque immaculée et son pont en bois d'arbre véritable surmonté d'une cabine du même métal.

Belle bête de douze mètres de long sur une largeur généreuse laissant un vaste espace sur le pont avant, flanqué en son centre d'un carré avec vu exceptionnelle sans angle mort sur les alentours et pouvant allègrement accepter un déjeuner à huit convives. Partout de la timonerie aux deux cabines, chacune équipée de salle d'eau, resplendit le vernis du teck massif.

Bref un solide bateau type fifty doté d'un moteur sobre et de deux mâts solides, capable d'affronter de longues courses en mer à travers les Mascareignes de Maurice à la Réunion, sans omettre Rodrigues, Port-Victoria ou de croiser au large du cap d'Ambre.

Tony après l'avoir fait orner par un artiste local d'une figure de proue à l'effigie de la légendaire Virginie l'a baptisé du nom d'Orangea en souvenir de ses années malgaches dont il s'était ensauvé à bord d'un méchant boutre comorien.

Nous étions trois fugitifs avec ma modeste personne et Duchesse, ma camarade de jeux, dont la bonne morale m'interdit d'en faire le descriptif.

L'homme, un grand gaillard couvert de poils noirs, moitié libanais, moitié corse mais authentique pied noir avait, après une vie agitée pendant la guerre d'Algérie, monté à Diego-Suarez un bar restaurant discothèque de bonne tenue. Las au bout de quelques années les événements politiques avaient obligé le tenancier à jeter l'éponge et se réfugier, passé la septantaine, à l'île Maurice où l'attendait bien au chaud d'une banque complice les fruits de son labeur, en l'occurrence une trentaine de lingots d'or.

Grâce à son magot, il fit l'acquisition d'un terrain en bord de plage près de l'embouchure des cours d'eau Tamarin et du Rempart dans le secteur dit de Rivière Noire, où sous sa houlette, vingt bungalows en dur, style 'case créole' à vocation touristique sortirent de terre.

Assis sur un ponton branlant, consolidé par ses soins, je contemple l'animal. Le voilà devenu armateur d'une attraction maritime. Il se plante à l'avant de son acquisition aquatique avec un air martial. Bronzé, buriné par l'âge, le cheveu blanc mi-long, avec sa courte barbe embroussaillée, il a tout pour se faire passer

pour un farouche aventurier, moitié pirate moitié boucanier, il ne reste plus qu'à apprendre à naviguer.

Je suis presque sûr qu'il pense à moi comme instructeur sauf, que si je possède un permis côtier je ne me sens pas capable d'affronter la haute mer et la navigation à l'estime.

Après tout je ne suis qu'un ancien infirmier de la marine française joyeusement retraité.

Coté permis, cela doit pouvoir s'arranger pour lui avec un peu de persuasion rémunérée vis-à-vis d'un agent maritime, mais l'expérience cela ne s'achète pas.

Le laissant à ses ambitions de grands larges je lui adresse un salut et rejoint benoitement mes pénates ou doit m'attendre Duchesse, toujours aussi pétillante et amoureuse trainant l'espoir d'enfin un jour me mettre le grappin dessus au travers d'un contrat de mariage.

Fille d'un général malgache déchu et assassiné pour des opinions contraires aux doctrines gouvernementales de Tananarive, et d'une mère dont le temps s'est arrêté à la mort de son homme, elle est tombée amoureuse de ma modeste personne quand j'occupais à titre de locataire le rez-de-chaussée de la villa familiale, dernier vestige de splendeurs passées. Puis après avoir régenté un hôtel, bar restaurant à Ramen sur les bords de la rade de Diego-Suarez ou j'avais mes habitudes, elle finit par me suivre quand, mon intégrité mise en cause par les autorités locales, je crus plus prudent d'évacuer mes os à Maurice en compagnie de Tony.

Je cohabite avec la miss dans une maison neuve se donnant des airs classiques, en parpaings véritables enduits à la chaux issue de la chauffe de coraux. Parfaitement carré et haute de plafond, comme il se doit en bord de mer pour mieux aérer et garder l'air chaud, son toit, disposé en quatre versants en pointe diamant est constitué de tôles savamment disposées permettant aux souffles de mieux circuler quand le vent se fait méchant. En prolongement de chaque pan, un lambrequin, sorte d'avancée de toit en zinc découpé de motifs traditionnels, renvoi les eaux de pluie sur des plates-bandes plantées de géraniums, citronnelles et jasmin parfumant ainsi l'ensemble et faisant office de repoussoir à moustiques.

Entre notre maison et le premier bungalow, Tony a fait construire son propre logement du même style, flanqué d'une buanderie, d'un bureau et hall d'accueil pour la clientèle. C'est là que je retrouve Duchesse œuvrant à sa mission de gérante de la société à responsabilité limitée Anglaise, dite LTD, dont nous

sommes avec Tony les principaux et seuls actionnaires. Son apprentissage malgache à Ramen lui ayant été profitable, nous l'avons lâchement abandonné à la direction de nos ambitions mauriciennes.

Deux ans plus tôt, quand nous avons déboulé à Port Louis, après une semaine de navigation laborieuse soumise au gré des caprices des vents, nous avons d'abord cherché un semblant d'hôtel aux alentours du port en attendant de nous tourner vers l'avenir.

Pied à terre trouvé, nous avons filé tous les trois, direction sir William Newton Streets, où dormaient dans les coffres d'une banque les lingots de l'ami Tony.

Maurice, gouvernée par un Premier ministre, fait toujours partie du Commonwealth britannique et suit le modèle de gouvernement de Westminster. À l'image de la City, les banques pratiquent une politique libérale prudente mais sans trop de scrupule sur l'origine des fonds déposés dans ses coffres.

Reçu immédiatement par un conseiller apparemment d'origine pakistanaise, cravate de soie et chemise rose dans un léger costume anthracite de confection impeccable, en moins d'une demi-heure, comptes ouverts, formalités administratives accomplies, il ne nous restait plus qu'à défricher le devenir.

Le soir, savourant en tête à tête avec Tony un whisky menthe, vieille habitude ramenée de Diego-Suarez, pendant que la miss vaquait à d'autres occupations, ce dernier me dit :

— Le tourisme est en pleine extension, c'est là qu'est le créneau.

— Oui, c'est bon pour toi et Duchesse, pour ma part je compte bien vivre d'oisiveté comme c'était le cas à Diego.

— Soyons un peu sérieux, associons nous tous les trois. Je vais toucher les soixante et onze, je ne compte pas mettre les pouces mais ne pas non plus bâtir quelque chose pour rien. Quand je partirai, si nous marchons ensemble, il restera un lieu marqué de mon empreinte, sinon à quoi bon, autant attendre le naufrage de la vieillesse en dilapidant mon or en inutilités factices.

— Je ne dispose pas de pactole à part deux ou trois cent mille francs d'économies en France, et ma retraite dont je vais faire virer la moitié ici pour le quotidien, quant à Duchesse, elle ne dispose pas d'un sou, seules sa jeunesse et son intelligence lui permettront de rapidement se retourner, quitte à ce que je l'entretienne quelque temps.

— Tu ne comptes pas la marier.

— Non, les couples codifiées sont des prisons auxquelles on tente toujours de s'échapper tandis que dans l'union libre on a continuellement la liberté de

s'imaginer pouvoir décoller à sa guise, et ce sentiment est le plus durable des ciments.

— Bon, alors je te propose de t'associer en mettant ton revenu fixe en garantie d'un prêt pour compléter le cas échéant mon capital apporté par une hypothèque sur mon or. Avec cela, nous pourrions disposer de fonds pour bâtir un bien à vocation touristique dont Duchesse pourra assumer la gouvernance. Qu'en penses-tu ?

— Pourquoi pas, si à terme je touche un peu.

— Bien sûr puisque tu seras associé.

— Bon, s'il s'agit de garantir puis d'arrondir sa pelote sans d'autres soucis que celui de vivre, je marche. Mais ne me fais pas le coup de l'héritier potentiel.

— Avant de te faire légataire, il faut d'abord investir et engranger, donc demain n'est pas la veille, et comme mon intention est de perdurer encore quelques temps, mon héritage n'est pas d'actualité.

— Et Duchesse ?

— Si cela fonctionne, on lui attribue des parts mais sans le lui dire des fois que, lassée d'attendre la bague au doigt que tu lui refuses, elle ne se casse avec un vieux et riche touriste en mal de chair fraîche.

Ainsi fut fait, comme dirait le père éternel. Après avoir sillonné la côte pendant une semaine, nous avons opté pour un vaste terrain amputé de ses cannes à sucre et jouxtant la plage de Rivière Noire, lieu encore vierge d'activités touristiques mis à part un petit port de pêche armé de quelques bateaux de plaisance.

En trois semaines, société montée, achat terrien effectué, les travaux pouvaient commencer. Seul bémol, une desserte routière des plus vétuste et l'obligation de se doter de deux groupes électrogènes pour compenser le manque d'électricité. Heureusement l'eau en provenance de citernes alimentées par les pluies ne manque pas.

La miss lève la tête de ses registres pour me sourire. Je l'ai surnommé Duchesse tant son prénom malgache me reste imprononçable. Relativement grande et élancée, comme beaucoup de Mérimas, la race des seigneurs de l'ancienne monarchie de la grande île, elle détient par ses gestes et attitudes une grâce aristocratique justifiant le surnom dont je l'ai baptisée.

Elle s'est enroulée dans un sari jaune canari, tout à fait intégrée aux us vestimentaires. Il ne lui manque que le pottu entre les sourcils, et la peau luisante et noire pour se fondre dans la masse. Sauf que son minois créole à la peau dorée